

L'Émigration Basque

É T U D E S

(Suite)

II. — L'Émigré

II. — LES ROUTES DE LA FORTUNE

I. — Laissant donc à ses compagnons de voyage, les Béarnais, le petit commerce des villes, cafés, restaurants, hôtels ou magasins, le jeune Basque part pour les saladeros, les minoteries et les fabriques au grand air.

On sait que l'Argentine est un des plus grands marchés de laine du monde. La tonte des immenses troupeaux de la pampa occupe, pendant trois ou quatre mois, de nombreuses équipes d'ouvriers. La besogne est facile et à la portée des nouveaux venus. Embauchés par les plus hardis d'entre eux, les paysans débarqués de la veille vont d'*estancia* en *estancia*, par la campagne, proposer leurs services. D'un tour de main la bête est renversée dans l'herbe fraîche de la prairie, et allégée de sa toison. Souvent les tondeurs achètent eux-mêmes toute la laine du troupeau et retournent la vendre à quelque maison importante de Buenos-Ayres. Déjà les voilà négociants.

Pendant, de longues années la principale industrie du Rio de la Plata a été celle des *saladeros*, vastes abattoirs où, chaque jour, pendant six à

sept mois de l'année, des troupeaux entiers de bœufs sont égorgés, dépecés, salés et expédiés sur les grands ports. La besogne est dure: on commence à deux ou trois heures du matin pour ne terminer qu'à cinq heures du soir. La solde se mesure à la tâche. Un bon ouvrier, à la fois économe et résistant, peut réaliser, en une saison, un petit capital assez rondelet. Bientôt le voila *saladerista* et patron à son tour, en face d'un grand champ ouvert à son initiative. Beaucoup d'émigrés basques ont dû à cette industrie le commencement de leur fortune: ils en ont procuré l'amélioration et l'accroissement; si bien qu'en un petit nombre d'années elle s'est trouvée presque monopolisée entre leurs mains. Tous les *saladeros* que l'on rencontre sur les rives du Rio de la Plata, à Montevideo ou à Buenos-Ayres appartiennent à des Basques: on y abat plus d'un million de bœufs par an. De l'Argentine et de l'Uruguay cette industrie a été portée dans l'intérieur des terres, et par des Basques encore.

« Nous connaissons — dit M. Lesta — un Bayonnais qui est allé fonder
 » un de ces établissements au Brésil, dans un endroit peu sûr, visité
 » surtout par des bandits. Il monte son *saladero*, pose quatorze kilomè-
 » tres de voie Decauville pour le transport des marchandises et se munit
 » de remingtons pour se défendre, le cas échéant, contre les brigands.
 » En huit mois son *saladero* est construit: ce moment coïncide avec la
 » saison du travail; il abat quatre-vingt mille bœufs.

» L'année suivante un village de sept à huit cents habitants s'est formé
 » autour du nouvel établissement. Dix ou douze embarcations font le
 » service des vingt ou vingt-cinq mille tonnes annuelles de marchandises,
 » sur la rivière qui sépare le *saladero* de l'Uruguay.»

Mais enfin, me demandera-t-on, comment le petit apprenti, ignorant la langue, ignorant les mœurs, ignorant la comptabilité parviendra-t-il à diriger un jour une grosse maison de commerce? Généralement il devra sa fortune à ses qualités de travail et d'honnêteté, mais surtout, peut-être, aux façons qu'aura son esprit initiateur de se faire jour dans les affaires. Le maître sourit volontiers au petit employé qui lui suggère — ou, mieux encore, sans souffler mot, met en oeuvre — des moyens inédits et pratiques d'étendre son commerce ou d'améliorer sa maison. Or, quand le maître sourit, le maître donne. Il élève le petit commis au-dessus des employés vulgaires, lui confie un département des affaires, puis l'associe à son commerce et le délègue enfin à une succursale importante dans une république voisine. Ou bien encore, c'est le petit commis lui-même qui dans le maniement des affaires du maître, note un défaut qu'une industrie nouvelle corrigerait; il flaire les résultats, emprunte un modeste capital et s'organise. Ainsi, un Souletin, M. Céré,

prévoyant qu'avec le développement de l'agriculture, il se produirait une énorme commande de sacs pour ensacher les graines et les céréales, monte aussitôt cette industrie. Il commence par faire coudre les sacs à la main; peu à peu il perfectionne ses moyens et en arrive à construire une grande usine qui occupe aujourd'hui un millier d'ouvriers et produit journallement deux cent cinquante mille sacs.

Un Labourdin, M. Sansinena, à l'affût de récentes expériences tentées vers 1882, par des industriels français, substitue la viande congelée à la viande salée et tue l'énorme industrie des *saladeros*.

Un autre Basque, de Hasparren, est le premier à produire du vin dans l'Uruguay: il emprunte quelques ceps de vigne à un autre émigré d'Irouléguay, et développe son vignoble qui compte aujourd'hui deux cents hectares et produit annuellement quatre à cinq mille barriques de vin.

Un Bayonnais, M. Ribes, organise un superbe service de navigation sur le Parana et l'Uruguay. Entré petit commis dans une borgne Compagnie de navigation, il voit périliter les affaires, mais il a ses idées; il se fait écouter des gros bonnets, indique les réformes à faire, et au bout de quelques années relève la Compagnie. Celle-ci, jugeant pouvoir se passer désormais des conseils d'un employé, le congédie. Ribes ne désarme pas: il achète de ses économies un modeste bateau et commence la lutte. Les bénéfices qu'il obtient avec ce premier vapeur lui permettent d'en faire venir un second, puis un troisième d'Angleterre; et quinze ans après, Ribes se rend maître de la Compagnie qui l'avait si mal récompensé jadis. Peu à peu il arrive à posséder une flotte estimée vingt ou vingt-cinq millions. Il eut, avant de mourir, la joie de voir mouiller dans les eaux de la Plata son dernier vapeur, *Paris*, qui est considéré, encore aujourd'hui, comme «le plus beau et le plus luxueux de ceux qui naviguent sur ces fleuves (1).»

II. — Plus accessible encore que la grande industrie, à nos pâtres émigrants, est l'élevage des troupeaux dans la pampa. Ici point d'apprentissage à faire: l'aptitude atavique se fait jour dès l'abord, excitée par le milieu éminemment propice.

Dès l'année 1842, les Basques Argentins se consacrèrent à l'élevage du bétail. Ils enseignèrent aux indigènes l'art d'élever les moutons et leur firent apprécier la chair de ces animaux, réputée jusque-là détestable.

(1) Lesca, *les Basques et les Béarnais dans l'Argentine et l'Uruguay*.

Mais il est un autre point des Amériques où cette industrie se développe plus particulièrement: c'est la Californie.

La Californie a un bon renom parmi les Basques. Beaucoup de jeunes maîtres de maison y ont gagné rapidement de quoi dégrevier — ou racheter — le foyer natal. Aujourd'hui nos paysans ont une tendance à s'établir et à faire souche sur ces terres généreuses. Tout récemment encore, en janvier 1908, les villages navarrais d'Urepel et des Aldudes ont envoyé trente-huit jeunes émigrants dans la région de Nevada. Dix-huit Basques Espagnols les accompagnaient. On trouve de belles propriétés, en tout semblables à celles d'*Euskal-Herria*, avec leurs biens et leurs terres, à Los Angeles, Santa Barbara, Tehachapi, Bakersfield et Fresno. La ville de Penno compte une quinzaine de familles et trois auberges basques.

Mais la plupart de nos émigrants fuient les villes et vont s'établir comme bergers dans les États agricoles de Nevada, Idaho, Montana, et Wyoming. Ils continuent là leur vie traditionnelle et demeurent si bien fermés aux influences des entours, que Sa Grandeur Mgr Conaty, évêque de Los Angeles, a dû demander, à Bayonne, des missionnaires pour les instruire et, les confesser dans leur langue. De fait, les prêtres envoyés du Pays basque ont bâti une église et fondé leur centre d'excursions apostoliques à Montebellon près de Los Angeles. L'un d'eux a raconté dans une lettre au journal basque *Eskualdun Ona* comme il rencontra naguère, dans l'État de Wyoming, près de Buffalo, une colonie de bergers euskariens menant les cinquante-deux mille moutons d'une grande compagnie américaine. Le chef s'appelait Manech Esponda; il était né à Baïgorry. Sur les plus beaux airs du Pays basque on chanta la grand messe dans une cabane et l'on joua, après vêpres, une grande partie de pelote à mains nues: trois *Joanés* contre trois *Manech*. Le prêtre marquait les points. Les *Manech* gagnèrent la partie (1).

Plus récemment, le 5 mai 1907, dans la nouvelle *San Inazioaren Plaza* bâtie à Los Angeles par un riche émigré labourdin, M. Goytino, de Cambo, trois Mexicains ont lutté au jeu de balle à mains nues, devant une foule immense, contre trois Basques de Hasparren, de Larressore et de Baïgorry. Le 4 juillet, jour de la Fête nationale dans ces pays, nouvelle partie sensationnelle, suivie de chants et de fandangos.

Des hôteliers ou aubergistes basques possèdent des *frontons* à Bakersfield, à Santa Barbara, à San Juan Capistran. On en trouve deux à Tehachapi et à Fresno; trois à Los Angeles, et toujours dans le style du

(1) *Eskualdun onak Kalifornian*. E. O. 12 octobre 1906.

petit pays, avec le sol de ciment et les gradins à l'ombre de deux rangées d'arbres: plusieurs possèdent, tout comme à Neuilly, la lumière électrique pour les parties de nuit (1).

Un curieux document que nous avons sous les yeux achèvera de faire connaître au lecteur cette psychologie du Basque Californien. Nous ne résistons pas au plaisir de traduire quelques fragments d'une lettre qu'un berger navarrais écrivait naguère des bords du Pacifique:

« Cher ami,

» J'arrivai aux Amériques sans la moindre casse: la gorge droite, le ventre serré et la bourse légère. Le vaisseau était des plus beaux qui puissent être, et la nourriture aussi raisonnablement bonne. Il y avait un fort groupe de Basques de Baïgorry, Aldudes et Bidarray allant à la Californie. Quel gibier! L'un, la flûte; l'autre, l'accordéon; et les autres dansant, des fandangos à se faire casser par le diable. Les femmes en prière par crainte de la mer: et eux, de nouveau, à chanter, à rire aux éclats et à sauter à grands bonds. Ils montraient bien qu'ils avaient la fortune laissée à la maison.

» Nous avons aussi, en seconde classe, un prêtre basque d'Izturitz. Il nous donna bien des bons conseils: de prendre bien garde, après, aux griffes des voleurs; de ne nous fier à personne sauf à ce Maître d'en-haut. Il parlait en basque, en français, en italien et en anglais avec les passagers qui étaient là, et sans peur au front. Quelle langue!

» A New-York nous primes le train en tête à la Californie et au bout de cinq jours nous arrivâmes à notre endroit. Cette Californie est un pays merveilleux. Au milieu de décembre, les roses et les giroflées, comme au printemps: les environs beaux; et certaines vignes, à perte de vue.

» Il n'est point de choses qu'on ne voie dans cette Amérique. Ils ont certaines maisons aussi hautes que Hartzamendy, et le tout machinerie. Maintenant ils sont à vouloir penser une machine pour marcher dans l'air, croyant, je pense, arriver au ciel en machine. Ils ne font guère deux pas à pied, mais ils vont de la maison à la ville et de la ville à la maison dans certains carrosses d'électricité... Ils vont dans ces trains

(1) *Pilota Californian*. E. O. Coll. 1907.

comme l'éclair, bien que sept sur dix demeurent sur le chemin, l'os du dos cassé et les quatre fers eu l'air (1)...

» Ici les malheureux Basques sont certes bien à plaindre. S'ils ont la soupe aux piments et le vin en abondance, ils se soucient de la religion comme du vent. Deux bénédictins basques nous sont venus et ils ont commencé aussitôt à courir après les Basques, de montagne en montagne et de prairie en prairie, pour convertir, donnant la messe dans leur maison et les faisant approcher des sacrements, prêchant devant les groupes. Ils disent que sûrement peu à peu ils les amèneront tous à remplir les commandements de l'Église. Dieu les entende! » (2)

III. — Dans l'Uruguay et en Californie, l'émigrant basque s'adonne surtout à l'élevage: dans la République Argentine et au Canada il se consacre de préférence à la culture et au défrichement.

« L'Argentine est une région essentiellement agricole. Bien que son nom même éveille l'idée de richesses métalliques on pourrait dire de ce pays ce que Sully disait de la France: labourage et pâturage sont les deux mines d'où il tirera ses véritables trésors... Son exportation de blé en 1907 s'élevait à 17 millions de quintaux; celle du maïs dépassait 21 millions. Si l'on remarque que ces quelques 10 millions d'hectares labourés ne représentent encore que 3 p. 100 de la superficie du pays on comprendra que l'ère de la conquête agricole n'est encore qu'à ses débuts (3)».

Sur ces immenses terres riches, les petits paysans de nos vallées se sont jetés comme avec ivresse. L'élevage auquel ils s'adonnaient d'abord, a appelé le chemin de fer qui, lui-même, a porté la charrue, en offrant aux défricheurs un débouché rapide vers les grands ports de commerce.

(1) Sept sur dix, c'est beaucoup... L'auteur de cette proportion serait-il un peu andalou? Un petit Sévillan me racontait récemment que ses compatriotes se jetaient de désespoir du haut d'une tour de «*cinco mil metros*» qu'on appelle la *Giralda* (90 mètres). Je lui dis: «Y en a-il beaucoup qui mettent ainsi fin à leurs jours?» Et lui, en un *crescendo* convaincu: «Hou! une foule énorme! la moitié des Sévillans! presque tous!» (*Una barbaridad! la mitad! casi todos!*) Les Bas-Navarrais sont poètes. Peut-être les chauds rayons de la poésie parviennent-ils à produire, dans leurs cerveaux, un peu de cet esprit d'exagération qu'éveille sous les crânes andalous le chaud soleil de cette heureuse Bétique. (Puerto de Santa Maria, Cadix, 1907).

(2) *Eskualdun Ona*, art. *Kaliforniatik*, coll. 1906.

(3) Joseph Burnichon, *Une grande nation qui se prépare*. ÉTUDES, 20 février 1907, p. 526.

Quant l'appel aux renforts d'ouvriers s'est fait entendre par toute la vaste plaine, en foule les Basques y ont répondu. Débutant comme garçons de ferme, ils s'élevaient peu à peu au rang de directeurs ou de g fermiers. Chaque équipe d'ouvriers poussait ainsi plus loin la charrue dans la pampa inculte et grossissait l'énorme amas de blé que l'Amérique latine déverse sur le vieux continent. Aussi peut-on dire, avec M. Olphe-Galliard, que nos petits Basques ont peut-être la plus grande part «dans cette production abondante, qui vient concurrencer sur les marchés du monde celle de l'Amérique du Nord (1)».

Mais au prix de quelles luttes les pionniers de la Pampa sont-ils arrivés à disputer aux Indiens leurs vastes domaines! M. Lesca nous en donne une idée dans le curieux rapport où nous nous plaisons à tailler de larges extraits:

« Le futur *estanciero* débutera comme pâtre, souvent comme laitier. Tandis que la famille s'occupe aux travaux de la ferme, il va à la ville vendre le lait et le beurre; il part, dès l'aube, quelque temps qu'il fasse, agenouillé sur sa monture car sa charge de pots de lait ne lui permet pas de placer ses jambes autrement.

« Ce métier n'est pas sans danger; il y eut une époque, sous Rosas, où les *gauchos* mettaient de l'Amour-propre à aller tuer un *lechero gringo*. Alors les laitiers n'approchaient des faubourgs que groupés, revolver à la ceinture et, à la main, un manche de fouet, mince d'un bout et gros de l'autre, dont le basque fait son *makhila*. Quand il leur arrivait de se rencontrer avec ces *matamores* armés de couteaux, la bataille s'engageait; revolvers et *makhilas* faisaient leur œuvre; des blessés, des morts même restaient sur le terrain. Ces combats tournaient généralement à l'avantage des laitiers. Ce métier était bien fait pour préparer les hommes qui devaient conquérir la pampa. Les Basques ont été les premiers à y pénétrer. La vie y est dure et pleine de privations; c'est un véritable désert. La viande que l'on y mange est rôtie avec de la bouse de vache desséchée et du chardon; le pain, le vin y sont inconnus; du riz, de la farine de manioc avec le *maté* (2) forment le complément de la viande ainsi préparée.

(1) *Loc. cif.*, p. 449.

(2) Pour ceux de mes lecteurs qui ne seraient pas fils, petits-fils ou neveux d'Américains j'expliquerai que le *maté* est aux réunions de famille dans l'Argentine et l'Uruguay, ce qu'est le thé en Angleterre, le chocolat en Espagne, la confiture de roses eu Orient. On le sert dans une sorte de petite calebasse ouvragée où plonge un tube d'argent, la *bombilla*. Le moment venu de servir, la maîtresse de maison jette

« Les Indiens menacent-ils d'enlever les troupeaux? Les pasteurs font le coup de feu et défendent de leur mieux leurs biens et leur vie. Beaucoup ont péri dans ces luttes, d'autres ont été enlevés et forcés de mener la vie de leurs sauvages vainqueurs. Nous avons connu un Basque qui, enfant encore, avait été enlevé avec ses parents. Il vécut deux ans avec les Indiens, endurant des privations de toutes sortes, et fut délivré enfin par un hasard providentiel. »

Le type du pionnier de la pampa, celui dont Indiens et Gauchos gardent le plus vivant souvenir, fut Pierre Luro, originaire de Gamarthe, en Basse-Navarre.

Après ses premiers débuts dans un *saladero*, Luro achète, avec ses économies, 200 hectares de terre dans la grande prairie, et un petit troupeau. Les soins de son champ et de ses brebis ne suffisent pas à son activité. Alors, par manière de passe-temps, il plante des arbres. Derrière la haie vive, un riche propriétaire voisin l'observe. On cause, et l'opulent *vecino*, pris d'amitié pour cet actif et ardent jeune homme, lui propose de planter aussi des arbres dans son *estancia*, à lui, à raison de 1 franc par arbre à la fin du bail. Mais, le terme venu, une telle quantité d'arbres recouvre le champ que leur valeur est supérieure à celle du terrain, et le riche *vecino* aime mieux abandonner à Luro les 7,500 hectares qu'il vient de boiser, plutôt que de lui payer ses arbres.

Devenu grand propriétaire, Pierre Luro rassemble autour de lui une équipe de Basques et de Gauchos. Quand le travail des champs est raflé par ses travailleurs d'élite, maître de maison et ouvriers partent à cheval pour la prairie indienne: ils font des «contre razzias» chez leurs sauvages voisins et reviennent, poussant devant eux le bétail conquis. Chemin faisant, Luro, toujours au guet, note les terres favorables, les points de la côte qui se prêteront mieux au débouché des moissons. Aussi quand le gouvernement, vingt ans plus tard, mettra en vente des millions d'hectares dans la pampa, Luro se hâtera d'acheter, dans les parages qu'il connaît, 500,000 hectares, soit 200 lieues de terrain, à 2,000

dans le coco une ou deux cuillerées de *maté* sous la forme d'une poussière verdâtre. Là-dessus elle verse une petite coulée d'eau tiède, et présente le tout sur un *pañõ* finement dentelé à la personne la plus honorable de l'assistance. Dès qu'un certain *grou-grou* discret annonce que tout le contenu a été aspiré par le calumet d'argent, le coco est remis à la *señora* qui l'emplit de nouveau et le remet à une autre visiteuse.

Les Américaines trop civilisées du vieux monde ajoutent une cuillerée de sucre. D'autres même remplacent l'eau par du lait. Mais j'ai toujours eu idée qu'en se permettant ces petites douceurs, elles sacrifiaient inconsciemment la noble et sévère tradition de race à je ne sais quelle faiblesse européenne et gourmande...

francs la lieue. Or; aujourd'hui, une seule de ces 200 lieues, restées ne la possession de la famille Luro, vaut les 400,000 francs que l'intelligent acheteur paya, en 1879, pour la totalité.

Suivant les besoins, Luro se fait contrebandier, chasseur de la prairie, ingénieur et constructeur. Un jour, conduisant par la pampa, avec quelques Basques, cinq mille têtes de bétail, il est attaqué par les Indiens qui lui enlèvent son troupeau et lui tuent plusieurs hommes. Il se sauve comme par miracle.

Les marchandises qu'il fait venir de Buenos-Ayres lui coûtent fort cher. Il va à la capitale, achète des vaisseaux, les charge de denrées et, rasant les cotes, remontant les fleuves, les passe en contrebande, aborde à l'un de ses hangars du littoral. Pour débarquer son chargement, il lui faut un wharf: qu'à cela ne tienne. Il remplit de pierres un long vieux bateau, le noie à demi, et le wharf est construit.

M. Zubiaure, le vrai type du gaucho argentin disait: «Dans le pays, il n'y a que deux gauchos: moi et le Basque Luro.»

Les fils de ce Basque-gaucho ont tous occupé des situations importantes. L'aîné a été président de la Chambre des députés de la province de Buenos-Ayres; le second, gouverneur de la pampa, que son père avait conquise; le troisième est député et président de la Commission des finances : les plus jeunes dirigent les affaires de la famille.

Eu ces dernières années l'émigration au Canada a pris une nouvelle extension. Dans l'ancienne colonie française l'agriculture s'est beaucoup développée, grâce au défrichement, des forêts sur les bords du St-Laurent et la mise en exploitation des immenses terres arables des plaines de l'Ouest: Manitoba, Saskatchewan, Alberta et Colombie britannique.

En 1885, quand le grand chemin de fer du Pacifique a été terminé. le gouvernement fédéral canadien a accordé aux colons de larges concessions gratuites dans toute la région du Nord-Ouest. Mis tout à coup en présence d'un champ presque illimité ouvert à leur initiative, les premiers laboureurs qui s'établirent dans le Manitoba et l'Alberta semèrent du blé à profusion. Bientôt la moisson leva, débordante. Dans l'affolement de la tâche excessive les nouveaux colons appelèrent à grands cris du renfort pour les gigantesques récoltes.

Mais tel fut leur empressement à enrôler ces auxiliaires étrangers qu'ils ne prirent pas garde à la qualité et se soucièrent uniquement du nombre. Or qu'arriva-t-il? L'Angleterre et les Etats-Unis déversèrent sur le Canada l'écume de leurs désœuvrés, voire même de leurs repris de justice. Des Sociétés philanthropiques peu scrupuleuses, comme *l'Armée du Salut et la Church Army*, inondèrent les régions de l'Ouest d'individus

tarés. Cette dernière Association ne s'est-elle pas vantée, en 1906, d'avoir «envoyé de la misère du pays à la prospérité du Canada» 3,000 anciens prisonniers, vagabonds, ivrognes et apaches! (1).

De leur côté les grandes Compagnies transatlantiques anglaises stimulèrent le zèle de leurs agences européennes d'émigration. On sait qu'elles trouvent leur avantage à ces transports. «Les Compagnies maritimes, dit M. Arnould, après s'être déchargées dans le vieux monde des nombreux produits d'exportation du Canada (bois, pulpe, produits alimentaires) ont besoin de se lester au retour et elles ne trouvent rien de plus avantageux, au dire des compétents, que ce *fret humain* qui paie et qu'elles nourrissent au plus juste; de sorte que, malgré des prix très bas, elles réalisent encore sur lui de beaux bénéfices, d'autant plus qu'elles jouissent en outre du privilège des primes officielles.»

Les Canadiens de race, ceux surtout de la vieille province française de Québec, ne tardèrent pas à comprendre l'imprudence de cette méthode et le danger qu'elle faisait courir à leur nationalité. A bref délai c'était la ruine de la minorité française, noyée sous cette pacifique mais bourbeuse inondation anglo-saxonne. Du tiers de la population totale qu'elle représentait en 1901 elle avait fléchi à 2 p. 100 en 1906.

De plus, les colons se plaignaient de la médiocre qualité du travail produit par les nouveaux arrivés. Comment, en effet, de mauvais chemineaux feraient-ils de bons moissonneurs? Au contraire, les émigrés français, appartenant surtout aux régions agricoles, fournissaient un travail consciencieux et exercé.

Sous l'influence de ces plaintes et de ces terreurs il se créa, dans la province de Québec surtout, un parti *nationaliste* qui ne se contenta pas d'enrayer le mouvement d'immigration anglo-saxonne mais fit entendre ses appels à l'ancienne mère patrie. La Nouvelle-France demandait des paysans français.

Plusieurs Associations, notamment la *Société de colonisation de Montréal*, entreprirent d'organiser l'immigration française selon les sûres méthodes modernes. Le Commissariat général du Canada à Paris étendit ses réclames jusqu'aux coins les plus reculés des campagnes de France.

(1) Leurs ARNOULD. *La politique canadienne d'émigration française*. Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1908. Article fort intéressant et bien documenté, où l'ancien recteur de l'Université d'Angers a fixé les impressions recueillies pendant ses deux années de professorat à l'Université Laval de Montréal. Nous devons à cette remarquable étude une bonne partie des renseignements qui vont suivre. Le reste nous a été fourni de vive voix et par correspondance par M. le D'Brissson, président de la *Société de Colonisation de Montréal*, voyageant en France l'hiver dernier, et par M. Arthur Geoffron, agent officiel du gouvernement canadien à Paris.

Enfin, en octobre dernier, le gouvernement canadien a nommé agent officiel d'immigration, à Paris, M. Arthur Geoffrion. Ce jeune avocat montréalais a entrepris aussitôt un voyage d'études et de conférences à travers nos provinces en débutant par le Pays basque.

Les Basques, en effet, ont été des premiers à répondre aux invitations des colons canadiens. La route de la Nouvelle-France leur était familière. Leurs ancêtres n'avaient-ils pas été les premiers à établir des relations entre les ports de notre littoral et les rives du Saint-Laurent? (1). Leurs pêcheurs de morue ne sillonnent-ils pas aujourd'hui encore ces parages? Les premiers d'entre eux qui se sont fixés sur ces terres sont entrés au service de riches fermiers dans l'espoir de réunir peu à peu de quoi cultiver un lopin de terre à soi, en mettant de côté leur forte paye pendant quelques années de dur labeur.

Voici les impressions qu'un de ces pionniers euskariens communiquait récemment aux siens dans un basque savoureux :

«1907, Abendoaren hemeretzi egina.

» ANAI MAITIA,

» Negu minean sarthuak gituk. Haize hotz, horma, elhur, badiuk orotarik.

» Ez haatik nik uste bezembat oraino. *Alberta* eta *Colombiako* hegala hau bere heinean epelchagoa omen duk. Balitz, ere den baino hotzagoa, ez nitek bertzela beldurrik: soineko beroekin zabilak hemen jendea, nor nahi izan dadin. Oinetan, cautchuzko zapeta lodi batzu, barnetik ilearekilakoak; buruan lenazko estalgi bat edo biga, kaskoa, beharriak, lephoa, kokotsa dauzkatena; larruzko mapulisa; eskuak ere ilez eta larruz gorderik. Hoinbertze puskarekin dantza jauzietako ez ginintazkek hambat; laneko aldiz bagituk doidoia.

» Nola, dakikan bezala, oihanen erdian bizi bainiz, su ederrik ere ikusten diat. Zerbeit duk, hori ere, suaren *ikhustea*: bihotza berotzen daik.

» Hastapeneko lagun berekin nagok: lau Angles, hiru Nortamerikano, bi Indio, Finlandes bat, gaitza eta Chino kurlo bat, debruak berekin ditiena. Oro anglesez mintzo. Bahaki nihaurek ere zoin poliki

(1) Voyez notre premier article dans la Revue de novembre 1907, p. 613.

murdukatzen hasia duan! Frantzes bakharra nuk orainokoan. Ene izen eskualduna hortzen artean ezin chehatuz, arabez, bethi erraiten zaitaie *Franchich*: hunat, *Franchich* harat!

» Batzu arbola mozten ari gituk, bertzeak heien eremaiten segerialat. Hamabi libera emaiten zaiztaian hastapenean nausiak eguneko, eta jana. Hogoi ta lau orenetarik zortzi edo bederatzi laneko: bethi arizan behar haatik ephe hortan, erran nahi deat egin ahala eta ichilik. *Eskual-herrian* lakhet diuk zombait elhe ala irri artetan, baratzea ere ba noiztenka zigarreta baten estakuruan; hemen, *Manech*, ez diat bada uste holakorik haizu den!

» Jan nasaia, bainan ditaken higingarriena, dena sukria delakotz. Oraino ezin jarriz nagok! Anglesek gatzaren orde bethi sukria die. Lur-sagarrak berak sukriarekin emaiten zaizkuie! Ez dik iduri dakitela badenetz ere biperrik. Zioie sukria azkar dela barnearentzat: ez nian oraino holakorik entzun.

» Janaz bertzalde nausiak emaiten ere zaukuk atherbia. Aditu duk? Atherbia, atherbia bakharririk. Hola zioik gure Anglesak. Hortakotz taularen gainean etzan nuk zombait egunez, ez baita batere gocho. Orain, baitiat erosiak estalgi batzu, azpiko eta gaineko, baitut heien beharra, gure taulazko etchearen arteketarik chichtuz haize hotza sartzen ari zaukulakotz.

» Bainan igandeak dituk hemen hitsak! Hirichka baten aldean girelarik, ban ez izaki elizarik: elizarik hurbilena hiruetan hogoi ta hamar kilometretan aurkhitzen. Harma harturik, bagoazik denak ihizirat. Hiltzen diagu zer nahi chori mota; hemen ez denik ez bide duk. Akhitsu girelarik, ira kurtzen, izkiribatzen bargaudek, ez girenean joaiten hirirat. Gogotik bazeramaiat, burutik buru, hitzemaiten deat, igande guziez igortzen dautakan *Eskualdun Ona*, nahiz hunarat, orduko bere berriñoak irinducheak dituen. Ah! muthikoa, sor-herriko orhoitzapenek atsegin zera-kharkuie zokho hotan!

» Holako berriak, to, hemen. Ikhusten dukan bezala, ez arras onak, ez gaichtoak. Bienarte. Eta hor? Zer diozie Frantzia chokho hortan? Ni baratzen bainiz orain (badeat erranik ere zerbeit!) hire aldi: igor laster dazkikanak. Eta izan ontsa. Goraintzi etchekoer; ez ditela errangura nitaz!(1).»

(1) Cette lettre a été publiée naguère dans le journal *Eskualdun Ona*. M. le D'Brison, directeur de la Société de colonisation de Montréal, à qui nous l'avons traduite, nous a fait à sou sujet les réflexions suivantes: «Quoique votre forestier basque se soit eu somme assez bien débrouillé, il a dû manquer de direction au début, car il lui eût été beaucoup plus simple, plus économique surtout, de chercher le même travail

Assurément cette lettre n'accuse pas une organisation méthodique de l'immigration euskarienne comme elle serait à désirer. Dans toute tentative nouvelle il faut des éclaireurs et des postes détachés. Pourtant on peut espérer que, ces premières expériences faites, les émigrants basques canadiens arriveront à se grouper en agglomérations homogènes dans ces terres généreuses. Mais sur quel point?

L'Ouest leur offre l'avantage de la concession *gratuite* et du soi prêt à la culture: mais le milieu anglais contrariera fortement leur esprit de corps et leur invincible orgueil national: les écoles neutres et la rareté des prêtres catholiques les laisseront, au point de vue religieux, presque dans l'abandon moral dont ils souffraient dans la pampa argentine. Par ailleurs les provinces françaises de l'Est ont des églises et des prêtres parlant la langue qu'on apprenait aux écoles des villages basques; mais les concessions ne sont pas absolument gratuites et elles consistent en âpres terrains à défricher: avant que le blé y lève il faudra livrer une lutte lassante contre les souches séculaires de la forêt. Il est vrai que la peine porte sa récompense; les arbres abattus fournissent de bons matériaux de construction: pendant les longs mois d'hiver le bois de chauffage est à portée de main. Certaines essences sont rémunératrices: l'épinette et le sapin donnent la pulpe qui sert à la fabrication du papier; l'érable épanche sa sève sucrée; les sous-bois sont tapissés de myrtilles dont on cueille, pour les vendre, les savoureuses baies.

Ajoutons que la Nouvelle-France offre à nos laboureurs émigrants tous les avantages d'une méthode de colonisation parfaitement organisée, à l'américaine. «Les systèmes de *groupes paroissiaux*, nous écrit le D^r Brisson, sont comme les cellules de notre organisme social au Canada. Ils ont produit de si excellents résultats que personne ne songerait à les remplacer par une autre méthode. Rien n'égale, chez nous, la résistance de ces groupes à toute assimilation ou fusion étrangère. Dans certaines parties de notre pays, notamment dans l'Est des Provinces de Québec et d'Ontario, comme dans quelques régions du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, ces groupements catholiques sont

dans l'est du Canada, en descendant au port de Québec ou de Montréal, c'est-à-dire à 4 ou 5.000 kilomètres en deçà de l'endroit où il s'est enfoncé. Là il se serait trouvé parmi des canadiens-français et en pays catholique, tout en se délectant de la cuisine française que préparent dans ces chantiers des cuisiniers authentiques de la Vieille-France. Enfin, s'il l'eût voulu, il aurait pu prendre une concession de terre arable sur le lieu même de l'exploitation forestière ou dans le voisinage immédiat. Bref, l'expérience est à reprendre, mais dans l'Est : et cette fois je répondrais du succès.»

devenus un véritable instrument de conquête terrienne sur les autres races.»

Par ailleurs les Canadiens-Français ont discerné aussitôt les rares aptitudes des Basques pour la colonisation. En décembre dernier une conférence organisée par une Société Montréalaise sur *Le Pays basque* intéressa vivement l'auditoire et détermina M. le D^r Brisson à entreprendre un voyage d'études en *Euskal-Herria* dans le but de tenter une diversion vers le Canada, du courant. migrateur qui emporte les Basques vers l'Amérique latine (1). De son côté M. Mayer, consul de la République Argentine à Montréal, fit connaître au Directeur de la *Société de colonisation* de cette ville les méthodes en usage chez lui pour attirer les Euskariens dans son pays.

Quoi qu'il en soit, les Basques-français rencontreront toujours au Canada certains avantages fort appréciables. Là ils retrouveront deux choses que les autres pays ne leur donnent pas: la sympathie du nom français et le culte ou du moins le respect de la religion. Tout ce qui vient de France y est reçu avec une naïve faveur. Un Canadien disait à un missionnaire qui nous a rapporté le mot: «Ma langue ne sait pas bien prononcer vos phrases *mais mon cœur parle français*». Aussi voyons-nous sans tristesse partir, aux premiers jours d'avril, vers l'ancienne terre française, ces groupes de montagnards qui pour être de fiers petits Basques n'en sont pas moins de bons petits Français (2).

Concluons-nous de tout cela que les Basques doivent désertir le vieux pays pour aller servir magnifiquement les nations grandissantes du Nouveau-Monde? Dieu nous garde d'un conseil aussi exécrable! Non. Dans un peuple stable et organisé en familles souches l'émigration *au dehors* ne doit être qu'un mouvement modéré et normal, un petit courant régulier qui n'épuise jamais les réserves intérieures de la source. Pour

(1) Le conférencier était une jeune fille: M^{lle} Elichabe, de Larrau eu Soule.

(2) Je ne dis rien de la population basque des îles Saint-Pierre et Miquelon, ces pêcheurs n'étaient pas des émigrants proprement dits, puisqu'ils retournent pour la plupart au pays après la saison de la morue. Il y a néanmoins là-bas un clergé basque soumis à la juridiction de Mgr Légasse, protonotaire apostolique, ancien vicaire de la cathédrale de Bayonne. Dans l'article déjà cité, M. Arnould raconte une malheureuse aventure dont ces pauvres marins ont été victimes. Il y a deux ans, découragés de la disette du poisson dans leurs parages, ils s'abattirent soudainement, au nombre de 3,000 sur le Canada et s'entassèrent dans la ville de Montréal. «Ce fut un coup de tête et non une émigration comme elle doit se faire aujourd'hui, selon les rationnelles et sûres méthodes modernes... Il fallut plusieurs mois d'efforts zélés à notre nouveau consul général, M. Henri Dallemagne et à ses collaborateurs pour trouver des places à quelques-uns des Saint-Pierrais au Canada et pour en rapatrier le plus grand nombre.»

le peuple basque l'émigration ne sera jamais qu'un pis aller et nous devons consacrer toutes nos énergies à la restreindre, à fixer au sol natal, selon le vœu de Pie X, tous ces terriens fatigués de la terre (1).

Mais il n'en est pas moins vrai que forcément, en vertu de l'inquiétude atavique, de la constitution de la famille, des habitudes prises, un certain courant, plus ou moins considérable, continuera d'entraîner vers «les Amériques» une partie de notre aventureuse jeunesse. C'est ce courant-là que nous voudrions diriger vers les terres les plus profitables. «Il ne s'agit nullement, dit M. Arnould, de dépeupler et de vider notre beau pays, mais de canaliser, dans la direction du Saint Laurent, les mêmes courants d'émigration qui s'en échappent par différentes ouvertures pour se disséminer et se perdre.»

Ainsi, de toutes nos forces, nous voudrions crier à nos compatriotes, en les modifiant dans notre sens, les beaux vers bien connus:

Toki onak badira Kanada aldean,
Bainan bihotzak dio: Gauden sor-lekhuan!

III. — LA PART-A-DIEU.

Bans le Pays basque il est passé de proverbe que «les Américains laissent leur religion aux Amériques». Il serait plus juste de dire qu'en partant pour les Amériques ils laissent au village natal.

Evidemment nous n'entendons pas englober sous ce grief tous les émigrants revenus au vieux pays. En signalant ici l'indifférence religieuse de l'ensemble, nous devons reconnaître que bon nombre de nos Américains se font au contraire, les soutiens des œuvres catholiques de leur village. Nous pourrions en citer plusieurs qui ont pris entièrement à leur charge de relever une église ou de bâtir une école. Beaucoup demeurent fidèles, même par delà les mers, à la religieuse coutume de faire dire des messes pour leurs morts sous le clocher natal.

Au moment même où s'imprimaient ces pages nous apprenions qu'un pauvre berger basque du Far-west, en Californie, ayant lu dans un journal l'appel récemment lancé par Mgr l'Évêque de Bayonne en

(1) Le Saint-Père interrogé par le *Comité des Fêtes* de son jubilé sacerdotal en 1908, sur ses vœux et ses désirs en cette circonstance a demandé avec instances que l'on créât des œuvres aptes à diminuer l'émigration et à fixer les populations au sol natal en leur facilitant la propriété d'un coin de terre. Cf. *Il Giubileo sacerdotale del Som. Pont. Pio X*, bulletin mensuel publié à Rome pendant l'année jubilaire.

faveur des Séminaires, avait envoyé aussitôt un billet de cent francs, — toutes ses pauvres économies. Quelques jours après c'était M. Goytino, de Cambo, un des plus riches propriétaires de Los Angeles; qui se présentait à l'Évêché de Bayonne, porteur d'un magnifique anneau pastoral que lui et ses compatriotes des bords du Pacifique offraient à S.G, Mgr Gieure. Sur ce bijou, fabriqué tout exprès à San Francisco avec l'or, les topazes et les améthystes des sables de la Californie, on lisait cette inscription: «Les Basques de la Californie à l'Évêque des Basques». On voit donc que tous les Américains ne mentent pas à la vieille devise: *Eskualdun, Fededun*: qui dit Basque dit Croyant.

Mais il n'en reste pas moins vrai que beaucoup de Basques, obéissent singulièrement à cet étrange phénomène qu'on a observé souvent dans maintes populations très religieuses. Admirablement chrétiennes tant qu'elles demeurent dans le cadre de leurs traditions et de leurs paysages, elles semblent devenir indifférentes dès que ne les couvre plus l'ombre de leur clocher. A l'exemple des soldats basques ou bretons, qui ne vont pas aux pâques pour ne pas se confesser en français, les paysans de notre beau pays de foi vécutent là-bas sans religion, faute d'églises et de missionnaires

Seulement en 1857, débarquèrent dans l'Argentine, venus sur la demande de l'évêque de Buenos-Ayres, quatre pauvres prêtres souletins ou navarraïts, d'une petite congrégation que venait de fonder, en Béarn, un saint prêtre, Michel Garicoïts.

Le chef de la petite équipe était un vénérable vieillard de soixante-quatre ans, originaire de Barcus, en Soule: le P. Guimon. C'était un apôtre fameux dans le pays basque. On l'avait vu se flageller jusqu'au sang pour toucher les pécheurs qu'il poursuivait en diligence, à la chasse, au jeu, — comme François-Xavier. A peine débarqué, il se mit à courir après ses Basques. «J'ai cru qu'une fois en possession de la clef des champs, écrivait son compagnon de missions, le P. Harbustan, il allait m'entraîner jusqu'au fond de la Patagonie; s'il n'en a pas été ainsi, il n'a pas été de sa faute (1). »Devant l'immensité de l'œuvre, le vieux missionnaire ne pouvait contenir son ardeur: c'étaient des demandes incessantes d'augmentation des pouvoirs, pour évangéliser treize provinces du Sud où les Basques étaient nombreux. Il voulait à la fois une église, une résidence, un collège, un clergé indigène d'émigrants sachant la langue du vieux pays, des écoles et d'autres

(1) R. P. Bastide Bourdenne, *Vie et Lettres du R. P. Michel Garicoïts*, p. 175. Toulouse, Privat, 1889.

missionnaires, surtout des missionnaires. «Oh! si les prêtres basques étaient témoins de ce que nous voyons, ils viendraient nombreux à notre secours... Il y a vingt mille Basques; nous en avons sauvé six mille.» Et lui qui, recevant à soixante-quatre ans, l'ordre de s'embarquer pour l'Amérique avait prosterné ses cheveux blancs sur le sol de France, et l'avait embrassé en pleurant: «Bétharram, Bétharram, il faut donc te quitter!» maintenant il cherchait à arracher au pays natal ses meilleurs ouvriers pour les employer à de plus grandes misères. Tous les dimanches, il allait à San José de Flores où ses compatriotes étaient en grand nombre. Les PP. Harbustan, Sardoy et Larrouy l'aidaient dans sa tâche et s'employaient à l'installation, d'abord pénible, de la petite communauté. Pas un ne devait revoir la France. Ils moururent là-bas, «dévoués et effacés,» suivant le mot d'ordre du P. Garicoïts.

Par un dernier rapprochement avec son compatriote de sang, Saint François-Xavier, le P. Guimon mourut au moment où son général et son ami, — un Basque aussi, comme Ignace de Loyola, le supérieur de François-Xavier, — le rappelait auprès de lui. Et la vie du pauvre apôtre de l'Argentine s'achève sur cette phrase, qui achèverait justement celle du grand apôtre des Indes: «Le vaisseau qui devait le rendre à sa patrie n'apportait que la nouvelle de sa fin prématurée (1).»

Hormis les quelques milliers de Basques que purent atteindre le P. Guimon et ses collaborateurs, toute la première génération de nos émigrants a donc vécu dans les *saladeros* ou les grandes fermes sans les consolations de la foi, peut-être même sans les suprêmes secours de l'agonie. Je veux bien que la plupart de ces infortunes aient conservé au plus intime de l'âme la croyance profonde en la religion de leur enfance, mais, chez un grand nombre, l'âpre lutte pour la vie et le souci des intérêts matériels étouffèrent «la vieille chanson».

Aujourd'hui, de ce chef encore, les conditions ont changé.

Avec l'amélioration matérielle est venu aussi le progrès moral, en supprimant d'abord les hideuses promiscuités des quartiers miséreux, puis peut être, les tentations sinistres que suggère la faim. Comme les secours qui visent les corps, les secours spirituels se sont organisés par la fondation d'écoles, d'orphelinats, d'églises: les missionnaires sont venus plus nombreux. Après leurs débuts difficiles, les Bétharramites sont arrivés à construire un grand collège à Buenos-Ayres, avec des fonds fournis par un généreux émigré basque, M. Idiart. Les Jésuites

(1) R.P. Bastide Bourdenne, *op. cit.*, p. 183.

espagnols établis à Buenos-Ayres et Montévidéo, les Bénédictins basques français de Vitoria ont organisé les missions de campagne. Il y a quelque quinze ans, un prêtre bas-navarrais, le R.P. Arbelbide, organisa en vue des missions basques d'Amérique la Congrégation des prêtres du Sacré-Cœur de Hasparren. Il ouvrit à Mauléon un petit et un grand noviciat qui prospérèrent très rapidement. De 1893 à 1895, la nouvelle institution n'eut jamais moins de vingt-cinq à trente petits Navarrais et Souletins dans ses deux noviciats. Des terres furent offertes, en Amérique, et il y eut quelques envois de missionnaires.

De son côté la *Euskal-Echea*, de Buenos-Ayres, a entrepris d'organiser à l'égal de ses autres institutions l'œuvre des missions de campagne parmi les agglomérations euskariennes de la pampa, et pour ce ministère elle vient de s'assurer le concours des RR. PP. Capucins de Guipuzcoa et de Navarre. Par ailleurs elle s'est acquis le concours des dévouées *Servants de Marie*, d'Anglet pour l'instruction religieuse des Enfants. Enfin les Dames de la *Comisión de señoras* portent la bonne parole dans les foyers pauvres et au chevet des malades.

Sans doute c'est encore là peu de chose si on envisage le nombre des familles abandonnées dans la grande Prairie, et si l'on songe que tous ces *déracinés* étaient, dans leur pays natal, des chrétiens aimant leur religion, aimant leur vieux clocher.

Comme la parole d'un prêtre basque arrivant dans ces deserts toucherait ces âmes, demeurées si croyantes dans le fond! Hélas, c'est bien le cas de répéter la parole attristée du Maître: *Messis enim multa, operarii autem pauci... Rogate dominum messis ut mittat operarios in vineam suam...*

(*La fin prochainement*)

PIERRE LHANDÉ.